

De la science à la finance, le libéralisme face au christianisme.

1. Introduction

C'est l'heure de la κρίσις. Nos sociétés occidentales sont confrontées à des crises multiples qu'elles ne savent pas maîtriser : la spectaculaire crise financière qui a éclaté en 2007 ne doit pas faire oublier les autres qui distillent leurs poisons depuis longtemps. Ainsi la crise sociale, déploiement d'une société inégalitaire où le fossé entre nantis, précaires et chômeurs ne cesse de croître. Crise écologique, dans laquelle notre planète aux ressources finies se trouve épuisée par une extraction sans fin de matières premières, et étouffée sous un tas croissant de pollutions et déchets. Crise politique, où les pouvoirs publics, dont on ne sait plus très bien si leur élection est le fruit du choix raisonné de tous ou de l'habileté de conseillers en communication, peinent à cacher leur incapacité à résoudre ou même à s'attaquer à ces problèmes. Crise morale, où l'on en vient à douter des principes fondateurs de nos sociétés.

Et si ces crises étaient le lieu où l'on prenait conscience de l'impasse dans laquelle notre société était engagée ? Et si, condamnés comme Orphée¹ à gravir le sentier escarpé du « Progrès » sans jamais pouvoir se retourner ni s'autoriser de repos, nous apercevions finalement le gouffre qui au bout nous attend ? Il serait alors urgent de s'asseoir et de se demander où nous sommes. Ce sera la première partie de ma réflexion. J'explorerai plusieurs sphères constitutives de notre société : partant de celle à laquelle j'appartiens, celle de la science, j'explorerai à grandes enjambées, c'est en dire en focalisant mon propos principalement sur leurs évolutions récentes, celles de technologie, de la finance, de la politique, pour mettre en évidence les principes et les structures qu'elles ont en commun. Ainsi sera mis en évidence le libéralisme comme structure de base de notre société, qu'il sera facile de critiquer d'un point de vue moral comme religieux. Mais l'heure de la κρίσις peut être aussi un καιρός², une opportunité pour changer de voie et construire un monde meilleur. Il nous faudra donc, dans un deuxième temps, sortir du sac une carte de randonnée et trouver un autre chemin qui évite le gouffre. La carte sera, de façon non exclusive, la Parole de Dieu et la Tradition Chrétienne. Elle permettra de voir à l'horizon un autre but, celui d'une société chrétienne, fondée sur des principes à peu près opposés à ceux du

¹ « *Le complexe d'Orphée : La gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès* », J. C. Michéa, Climats, 2011

² Le Kairos est aussi le nom d'une association qui rassemble toutes celles et ceux qui veulent réfléchir et agir ensemble pour inciter fortement les partenaires sociaux et les dirigeants politiques à plus d'imagination et plus d'audace pour sortir de la crise : <http://www.lekairos.fr>

libéralisme et qui évite ce gouffre. Je mettrai aussi en évidence des pierres d'attente, des pensées de notre temps parfois sans lien explicite avec le christianisme, mais qui sont autant de petits cailloux sur notre chemin qui contourne le gouffre.

2. A la découverte des merveilles du monde...

2.1...de la science

Il est banal de dire que la première mission du scientifique est de repousser les frontières de la connaissance, « Dépasser les frontières » est ainsi depuis 2008 la devise du CNRS. Mais l'examen des conditions de la pratique scientifique (pour ce qui concerne au moins les sciences de la nature) montre que les sciences sont pour une bonne part devenues technosciences [Bensaude09], et cela de deux façons. D'une part, parce que la science fait un usage croissant de la technologie, pour créer son objet d'investigation et l'observer. Ces technologies coûteuses nécessitent de disposer de moyens financiers importants. Ces moyens ne seront obtenus que si le demandeur arrive à justifier qu'il s'agit d'investissements « utiles », contribuant en particulier au développement de nouvelles technologies. Ainsi, la science est technoscience non seulement par ses moyens, mais aussi par ses finalités. Par ces deux bouts, elle se trouve intégrée d'avantage au monde de l'argent et des affaires. Cela est vrai aussi de la recherche publique structurée depuis 2005 en France autour de l'ANR (Agence Nationale de la Recherche) par de grands programmes, souvent à finalités technologiques, et dont on attend de grands bénéfices dans la sphère économique. Lié au monde des affaires, le chercheur devient « affairiste » : il néglige la poursuite de la vérité et se passionne pour la recherche de moyens, humains et matériels. Il devient comme chef d'une petite entreprise et en adopte l'état d'esprit, exploitant parfois sans trop de scrupules une main d'œuvre dont la précarité est croissante, en vue de maximiser sa production, mesurée non plus par sa profondeur intellectuelle, mais de façon quantitative par le nombre de contrats obtenus, le chiffre d'affaire obtenu, le nombre de publications rédigées et leur adéquation à la mode du temps présent (mesurée par des indicateurs bibliométriques tels que le facteur d'impact H...). Volonté de puissance et recherche de gloire conduisent ces chercheurs à demander toujours plus de moyens auprès d'agences de financements en nombre croissant. Ceux qui ne seraient pas dotés de tels appétits pourront être motivés par la peur du lendemain, car leur mise en concurrence généralisée peut compromettre à tout moment leur prospérité présente, ou simplement leur tranquillité. Le système de recherche ainsi mis en place est donc toujours plus intégré aux sphères technologiques et financières, non seulement par les moyens qu'il leur prend et par les productions qu'il leur apporte, mais dans son fonctionnement même. La sphère scientifique a emprunté aux deux autres un principe d'organisation caractérisé par la mise en concurrence d'agents économiques tendus vers l'optimisation de leur profit personnel.

2.2 ...des technologies

Dans son livre « Le système Technique » [Ellul73], Jacques Ellul décrit la technique comme le facteur déterminant et structurant de notre société. Il entend par technique l'ensemble des moyens et manières de faire, utilisant ou non des outils et machines, mis en œuvre par l'homme pour améliorer l'efficacité de ses actions. La technique est devenue son milieu de vie, à la campagne comme en ville. Elle est aussi son milieu de pensée : un problème (par exemple la pénurie d'énergie) ne peut alors plus avoir d'autre solution que technique (mettre au point une nouvelle source d'énergie, au lieu de : réduire son besoin en énergie). La technique est alors système : elle est autonome et a une dynamique propre résultant du jeu de ses éléments constitutifs. Hans Jonas parle de cette dynamique dans « le Principe Responsabilité » comme d'un pouvoir de 2^{ème} degré ([Jonas92], § 5.2). Le pouvoir de 1^{er} degré est celui que l'homme exerce directement sur la nature par la technique. Mais il est limité par ce pouvoir de 2^{ème} degré, mouvement sans frein de la technique que l'homme ne maîtrise plus. La question est alors de retrouver un pouvoir de 3^{ème} degré qui restaurerait le contrôle de l'homme sur ce mouvement, nous y reviendrons. La dynamique du système technique est celle d'une croissance continue, toujours plus englobante, tendant vers une universalité thématique et géographique. L'intégration du système scientifique au système technique en est un exemple. C'est un rapport similaire à celui qui relie science à technique qui, selon J. Ellul, unirait aussi économie et technique, à savoir : la technique est le système dominant, c'est lui qui ordonne, modifie et oriente l'économie.

J. Ellul inverse ainsi la vision marxiste de la société, mais d'une façon me semble-t-il datée : elle porte la marque d'une époque où, au moins en France, l'Etat portait les grands développements technologiques au travers d'entreprises nationales dont il était propriétaire. Depuis, des financiers privés ont pris le contrôle de ces entreprises et ont renversé l'ordre des valeurs qui y avaient cours. Je me souviens encore du choc que j'ai éprouvé dans la deuxième moitié de la décennie 90 alors que, travaillant dans une grande entreprise aéronautique fraîchement rachetée par le groupe Lagardère, on m'expliqua que, désormais, une des finalités majeures de mon travail devait être la « satisfaction de l'actionnaire ». Ainsi de nos jours les choses sont-elles claires : un développement technologique n'est motivé par rien d'autre que l'intérêt financier qu'il est susceptible de rapporter à celui qui y a investi. C'est un principe d'optimisation du profit identique à celui que nous avons déjà rencontré dans la sphère scientifique que nous retrouvons ici. La sphère technologique, qui a absorbé celle de la science, a elle-même été englobée dans celle de finance. C'est donc elle qu'il nous faut regarder maintenant.

2.3...de la finance

Quelques données empruntées à François Morin³ [Morin06] [Morin11] permettront d'entrevoir l'incroyable développement de cette sphère. Le produit intérieur brut (PIB) mondial était en 2007 de 54.4 TeraDollars⁴. Ce nombre représente l'ensemble des transactions financières annuelles de l'économie réelle, celle de l'échange des services et des biens, à laquelle appartiennent les mondes des sciences et des techniques évoquées précédemment. Pourtant, le total des transactions financières représenta 3500 TeraDollars en 2007, soit 64 fois plus que la contribution de l'économie réelle⁵ ! La raison en est l'incroyable développement, à côté de l'économie réelle, d'une immense sphère financière « virtuelle » ! Initialement conçue pour permettre aux acteurs économiques de se couvrir contre les risques financiers induits par la libéralisation des marchés mondialisés des changes⁶ et du crédit, cette sphère s'hypertrophie rapidement en même temps qu'elle devenait spéculative. Les produits dérivés issus des célèbres prêts américains subprimes sont un exemple de tels produits financiers spéculatifs. Ce n'est pas ici le lieu de nous arrêter sur la description des risques énormes que fait courir l'existence de cette sphère spéculative à nos sociétés. La crise des subprimes en donne un avant-goût. Plus approprié ici est de voir ce que cette sphère nous révèle du fonctionnement de notre société dans ses entrailles : elle devenue un gigantesque casino, où des appétits féroces s'affrontent en vue de se constituer des fortunes dans un pur jeu d'argent où l'on peut gagner gros, mais où l'on peut aussi faire plonger une bonne partie de l'humanité dans le chaos ! J. Stiglitz⁷ [Stiglitz10] a pu parler du « triomphe de la cupidité » pour décrire l'état du système financier qui, aux Etats-Unis puis en Europe, a conduit à la crise de 2007. Ainsi, c'est la même loi d'optimisation du profit personnel, déjà aperçue dans les mondes technoscientifiques, que nous retrouvons ici. Seule change ici, et dans des proportions considérables, l'ampleur du profit.

2.4...de la politique

Notre visite de cette sphère pourra être rapide car au contraire de celle de la finance, elle n'est plus de nos jours qu'une baudruche dégonflée, qui n'a donc plus d'intérieur et n'est

³ Professeur d'économie émérite, Université de Toulouse I :

http://web.mac.com/fmorintlse/La_finance_globale/Bienvenue.html

Son travail est d'autant plus remarquable qu'il fut l'un des rares économistes à prévoir [Morin06] la crise des subprimes de 2007 !

⁴ 1 TeraDollar = Mille Milliards de Dollars. Ainsi, en 2007, le PIB de la France était de 2.5 TeraDollars.

⁵ . Notons que l'année 2007 n'a rien de particulier de ce point de vue : au fil des années, la part de l'économie réelle continue à décroître ! Mais 2007 est l'année la plus récente pour laquelle les données complètes sont disponibles.

⁶ Ainsi quand Airbus vend en dollars un avion fabriqué en zone euro, il souhaite maîtriser les variations de revenus induites par les fluctuations du marché de change euros-dollars.

⁷ Prix Nobel d'économie 2001

plus que surface, dont l'apparence ne brille plus que dans les médias⁸. Contentons nous de remarquer que son principe de fonctionnement est depuis ses origines un principe d'optimisation individuel. C'est ainsi que Lanza Del Vasto ([Vasto93], p. 266-267) analyse le contrat social de Rousseau qui fonde la démocratie : « *Le contrat social consiste à assurer la possession de soi-même ou liberté moyennant certains services* ». Par exemple, on obtient la protection de ses biens en honorant le service de l'impôt. Mais, dit Lanza Del Vasto, « *il est entendu dès le principe que les avantages doivent l'emporter sur les obligations. Le souci constant de chacun sera d'ailleurs de pousser les avantages et réduire les obligations.* » On ne peut dire plus clairement que toute notre organisation politique s'appuie sur un principe d'optimisation du gain personnel.

3. L'unique principe au cœur de ces mondes

3.1 Enoncé du principe

On aura reconnu dans les quelques recoins de notre monde que nous venons de visiter⁹ le même principe à l'œuvre. C'est un principe qui fut énoncé au siècle des lumières par Bernard de Mandeville (1670-1733) dans « La fable des Abeilles » (1705) : « *Les vices privés font la vertu publique* ». Médecin, y compris des âmes, il obtint quelques succès auprès de patients atteints de troubles psychologiques en les faisant parler sur les contraintes morales qui les écrasaient. Il extrapola alors qu'il est possible de libérer les hommes collectivement par la libération de leurs passions qui, bridées, ne conduisent qu'à la misère. Même si l'idée que des vices privés puissent avoir une utilité publique choqua certains anglo-saxons qui surnommèrent notre français « Man Devil », c'est pourtant Outre Manche que ses idées eurent la plus riche postérité, en particulier avec les « Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations » (1776) d'Adam Smith (1723-1790). Le « vice » de Mandeville y devint un « self love » moins scandaleux. C'est ainsi l'égoïsme qui est le moteur de nos relations humaines : « *Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière et du boulanger que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils portent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur amitié, mais à leur égoïsme* »¹⁰. Dès lors, la richesse des relations humaines est réduite à celle des relations marchandes : « *Chaque*

⁸ Comme la surface de cette sphère est intacte, ne désespérons pas du jour où l'on pourra la regonfler et lui redonner du poids.

⁹ Il y a encore bien d'autres recoins que nous ne visiterons pas où ce principe y est à l'œuvre de façon encore plus crue. Telle l'industrie pornographique, qui avec Internet, a connu une explosion considérable, et qui par l'exploitation des vices privés a la « vertu » de représenter actuellement un chiffre d'affaire mondial de l'ordre de 1 TeraDollar, soit un peu moins de la moitié du PIB français et 2% du PIB mondial. C'est donc une industrie qui au niveau mondial a le même poids que celle de l'armement ou du médicament ([Dufour11], p. 237).

¹⁰ « *Richesse des Nations* », I, cité dans [DUF0UR11], p. 52

homme est devenu un commerçant »¹¹. Par l'action de la fameuse «main invisible»¹², la compétition entre ces intérêts égoïstes conduit à un optimum global pour la société : «*En dirigeant son industrie de manière que son produit ait le plus de valeur possible, [l'individu] ne pense qu'à son propre gain. En cela, comme dans beaucoup d'autres cas, il est conduit par une main invisible à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions. Ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus mal pour la société, que cette fin n'entre pour rien dans ses intentions. Tout en ne cherchant que son intérêt personnel, il travaille souvent d'une manière bien plus efficace pour l'intérêt de la société, que s'il avait réellement pour but d'y travailler* »¹³. D'un point de vue moral, le libéralisme économique est conséquentialiste¹⁴ et utilitariste. Conséquentialiste car l'action individuelle est évaluée du point de vue de ses conséquences, utilitariste (Bentham, Stuart Mill) car le critère de jugement de ces conséquences est « le plus grand bonheur du plus grand nombre» (Bentham, 1871), au sens de la maximisation des plaisirs et minimisation des peines. Une action égoïste devient alors paradoxalement bonne si, du fait du retournement opéré par la main invisible, ses conséquences contribuent à la prospérité générale.

3.2 La critique du principe

3.2.1 D'un point de vue moral

On pourrait opposer à la morale conséquentialiste du libéralisme anglo-saxon des morales déontologistes, et tout particulier celle qui lui est contemporaine mais allemande, la morale kantienne basée sur l'impératif catégorique. Mais pour être bref, je me contenterai d'évaluer le principe libéral dans le cadre conceptuel qu'il a lui-même conçu, c'est à dire à l'aune de ses conséquences. Le conséquentialisme ne précise pas, dans la chaîne temporelle sans fin d'événements qui suit la réalisation d'une action, le moment qui doit être choisi pour réaliser l'évaluation morale de cette dernière (c'est probablement une de ses faiblesses conceptuelles majeure). Nous aurons donc la liberté d'évaluer le principe libéral à l'aune de ces conséquences à deux moments : l'aujourd'hui et l'avenir.

3.2.1.1 les conséquences pour aujourd'hui

Qu'il me soit donc d'abord permis de choisir le moment présent pour évaluer un système qui, depuis le siècle des Lumières, s'est progressivement mis en place, de façon particulièrement accélérée durant ces dernières décennies. Or, par tous les côtés, je l'ai

¹¹ « *Richesse des Nations* », I, 4 cité dans [DUF0UR11], p.53

¹² qui a aussi dans son arbre généalogique ascendant une branche janséno-calviniste : Blaise Pascal, Pierre Nicole, Pierre Bayle...Ainsi, le pari pascalien n'est rien d'autre qu'une d'optimisation d'un gain personnel. Calvin fut le premier à permettre l'usure entre coreligionnaires. Voir à ce sujet [Dufour11], p. 62-73.

¹³ « *Richesse des Nations* », IV, 2 cité dans [DUF0UR11], p. 53

¹⁴ Dans le domaine non plus moral mais dans celui de la connaissance, des sortes de conséquentialisme sont représentées par l'empirisme de David Hume et surtout le pragmatisme de William James. Hume et Smith furent d'ailleurs amis, tous deux écossais.

évoqué dans l'introduction, notre société est en faillite. Un exemple : elle a failli dans l'ordre de la justice. Osera-t-on parler de « bonheur du plus grand nombre » quand 95 000 personnes possèdent 13 TeraDollars, le quart de la richesse produite dans le monde, alors que 3 milliards d'humains, presque la moitié de l'humanité, gagnent moins de 2 dollars par jour ([Dufour11] p. 284-287) ? Il serait facile de montrer que la mondialisation est une recherche d'optimisation du profit qui ne se contente plus des frontières d'un pays ou d'un ensemble de pays, mais qui sait que, sur une étendue encore plus vaste, le profit pourra être encore augmenté. Et qu'ainsi, l'exploitation de l'homme par l'homme pourra être organisée au-delà des frontières de chaque pays.

Lanza Del Vasto [Vasto93] précise l'analyse du lien entre profit et injustice. Pour lui, l'essentiel de l'activité des honnêtes gens dans notre société est jeu. Tous, ils font croire qu'ils travaillent par leur perpétuel affairement, mais en fait ils jouent¹⁵. Ce jeu, qui est l'« affaire du monde » et aussi le monde des affaires, consiste à utiliser son intelligence pour utiliser autrui : *« C'est de toujours regarder les autres comme de bons moyens pour parvenir à ses propres fins »* ([Vasto93], p. 140). C'est le jeu du Profit-Mutuel, c'est le jeu libéral déjà analysé. Pour Lanza Del Vasto, le travail est essentiellement une activité manuelle, individuelle ou en groupe, par laquelle l'homme produit la vraie richesse, celle qui lui permet de satisfaire ses besoins fondamentaux : pain, vêtement, toit, outil. La logique du profit va consister ici à refuser ce type de travail et à l'imposer à d'autres : *« L'affaire c'est de se donner le moins possible, de donner le moins et d'obtenir le plus »* ([Vasto93], p. 141). Nos contemporains jouent donc à *« s'enrichir et s'emparer du pouvoir, s'emparer du fruit du travail sans passer par le travail, soumettre et posséder les hommes qui par leur peine leur assurent le loisir et l'abondance »* ([Vasto93], p. 79). *« Mais comme aucun de ceux qui se donnent à ces frivolités féroces et funestes ne produit les biens qu'il dilapide si glorieusement, il faut que la charge de les produire retombe deux fois, dix fois, cent fois aggravée, sur les épaules du travailleur...L'ascension sociale se faisant sans échelle, ceux qui se dégagent et s'élèvent ne peuvent que monter sur les épaules et sur la tête de ceux qu'ils enfoncent »* ([Vasto93], p. 80). C'est ainsi que la logique du profit engendre deux des quatre fléaux, les deux figures de l'injustice que sont misère et servitude, qui elles-mêmes engendrent les deux figures de la violence que sont la guerre et la sédition : *« tant que durera cette pression et ce bouillonnement, la violence et la révolte ressortiront toujours cracher le feu et ravager le monde »* ([Vasto93], p. 81). En plus de l'injustice déjà mentionnée, la logique du profit conduit donc à la violence.

3.2.1.2 les conséquences pour demain

En plus d'être une exploitation des ressources humaines, le principe libéral est aussi une exploitation aveugle des ressources naturelles, en voie d'épuisement. Une catastrophe écologique menace. A la suite de Hans Jonas [Jonas90] [Sève92], choisissons donc maintenant de porter l'analyse des conséquences dans un futur certes suffisamment proche

¹⁵ Lanza Del Vasto aurait peut-être reconnu dans le désormais célèbre trader la figure la plus pure de ce joueur.

pour que l'on puisse encore en acquérir une connaissance limitée, mais surtout suffisamment lointain pour que ce savoir ne soit plus certain, mais seulement probable. On aperçoit alors à cette distance la possibilité de la disparition de la vie humaine. Cette possibilité suscite en nous la peur, et cette peur nous fait prendre conscience de la valeur de ce que nous risquons de perdre : c'est l' « heuristique de la peur ». Même si cette catastrophe n'est pas certaine, elle doit être évitée à tout prix. Ainsi, la peur non seulement nous instruit, elle nous mobilise aussi si nous formulons un impératif : « Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre ». Ce principe peut par exemple se traduire concrètement par : la simple possibilité qu'une technique puisse mettre en danger l'existence future de l'homme doit suffire à la prohiber (on aura reconnu ici une formulation précurseur de notre « principe de précaution » maintenant constitutionnel). Cet impératif est un « principe responsabilité » qui va s'opposer au principe libéral. Jonas distingue en effet deux types de responsabilité. Le premier est l'imputation causale de ce que l'on a fait : c'est en ce sens que, par exemple, on est légalement responsable de ses actes. Mais Jonas parle d'un autre type de responsabilité, non plus lié à ce que l'on a fait, mais à ce que l'on a à faire. Jonas présente deux paradigmes de ce type de responsabilité : la responsabilité parentale et celle du chef d'état. « *Le bien-être, l'intérêt, le sort d'autrui a été remis entre mes mains du fait des circonstances [une naissance, une élection...] ou d'une convention, ce qui veut dire que mon contrôle sur cela inclut en même temps mon obligation pour cela. Exercer le pouvoir sans observer l'obligation est alors irresponsable* », dit-il ([Jonas92], §4.2). En tant que parents, nous portons donc la responsabilité pour notre nouveau-né, mais bien plus largement en tant qu'humains, pour tous les pas-encore-nés. Il s'agit de prendre en compte l'avenir, qui n'a pas de lobby, pas de voix aux élections, dans notre présent.

On voit alors en quoi la responsabilité vient gripper la mécanique libérale. Tous deux évaluent leurs actions par leurs conséquences, mais le libéral ne s'intéresse qu'au court terme alors que le responsable est dans le long terme. Le libéral n'inclut que son intérêt propre dans le calcul de sa décision, le responsable y inclut celui de l'autre, tout particulièrement de celui qui n'est pas encore. Le libéral postule que la satisfaction de son désir personnel induira le bien de tous, le responsable postule que c'est le bien de l'autre qui doit guider son action, ce qui le conduira souvent à de la retenue dans la satisfaction de ses désirs personnels. Cette opposition pourrait être illustrée par le débat actuel sur le réchauffement climatique entre climatocéptiques (libéraux) et membres du GIEC (responsables), qui est plus éthique que scientifique. Car son enjeu principal n'est pas le niveau d'exactitude des différents scénarios de réchauffement du climat, mais leur prise en compte ou non dans nos choix de société.

3.2.2 D'un point de vue religieux

Considérons maintenant le libéralisme d'un point de vue religieux. Alors qu'il fut au début conçu comme un moyen permettant à de paisibles bourgeois de vaquer en paix à leurs activités, libres de toute tyrannie, y compris religieuse, il est intéressant de noter que le libéralisme a acquis, tout particulièrement ces dernières décennies, le statut de religion. La main invisible est devenue celle des dieux. Cher lecteur, si tu es incrédule, lis donc l'annexe à la fin du présent document. Il en ressort que l'homme contemporain a créé des mécanismes de marché tellement complexes qu'il en a perdus la maîtrise. Il a ainsi fait de ces marchés des idoles, devant lesquels il se retrouve impuissant, comme notre ancêtre devant les forces de la nature. Il ne lui reste plus alors qu'invocations, sacrifices et supplications pour se rassurer...La Vraie Religion ne peut que condamner une telle idolâtrie.

Lanza Del Vasto [Vasto93] identifie l'inspirateur de cette idolâtrie : c'est le Serpent de la Genèse. C'est lui qui murmure à l'oreille d'Eve et Adam qu'il est profitable de manger les fruits de l'arbre de la connaissance du bien et du mal : *«le jour où vous en mangerez, vous serez comme des dieux, qui connaissent le bien et le mal »* (Gn 3, 5). Lanza Del Vasto décrit ainsi le péché d'Adam ([Vast93], p. 10) : *«Manger signifie prendre et dégrader pour réduire à soi, pour incorporer. Fruit signifie jouissance et profit. Le Péché, c'est donc d'avoir tiré à soi et dégradé la Connaissance pour la jouissance et le profit»*. Le péché n'est pas dans la connaissance, il est dans le geste d'Adam qui transforme la connaissance en profit personnel. C'est le geste d'Adam inspiré par le Serpent que Lanza Del Vasto voit répété à l'infini dans les actions quotidiennes de tous, même de ceux qui semblent vertueux aux yeux du monde : *« J'ai parlé des soldats et non pas des brigands, j'ai parlé des marchands et non pas des voleurs, non des faux-monnayeurs mais des industriels, des hommes politiques et non pas des despotes. Les grands maux¹⁶ que j'ai décrits ne viennent point des méchants, mais des honnêtes gens vivant selon les lois. Ce sont eux et leurs lois qui font le jeu du Prince de ce Monde »* ([Vasto93], p. 75). Le jeu du Prince de ce Monde, c'est le jeu social que nous avons déjà décrit par lequel les « honnêtes » gens s'affrontent pour s'emparer du pouvoir, en vue de reporter sur d'autres le travail qui permet de satisfaire leurs besoins. *« Dieu dit au coupable Adam : « tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Mais les fils d'Adam ricanèrent derrière le dos de Dieu et pensèrent : nous trouverons moyen de manger notre pain à la sueur du front de quelqu'un d'autre. »* ([Vasto93], p. 78). Le jeu du Prince de ce Monde est donc désobéissance à l'antique commandement de Dieu.

Lanza Del Vasto nous indique comment sortir de ce jeu : par le travail, et tout particulièrement le travail sur soi : *« Aussi le travail Premier est-il le travail sur soi, culture et culte de l'Unique Nécessaire. Et arrachage assidu de ce chiendent qu'est le Goût du Gain et de la toujours foisonnante et parfois plaisamment fleurie mauvaise herbe de la Distraction »* ([Vasto93], p. 82). C'est donc à ce travail sur soi que nous allons nous attacher maintenant. Il

¹⁶ Les quatre fléaux : misère et servitude, qui engendrent guerre et sédition.

s'agit de trouver un rocher sur lequel le moi pourra se poser et où ces mauvaises herbes ne pourront sortir.

4. Un autre monde

4.1 Le fondement de cet autre monde

4.1.1 La Sagesse de Salomon¹⁷

Adam et Eve écoutèrent le Serpent, Salomon, le Sage de l'Ancien Testament, sut écouter Dieu lorsqu'il le visita lors d'un songe à Gabaon (1R 3, 5-14). Il lui dit : « *Demande/Quoi/Je donnerai* »¹⁸. C'est une question ambigüe, typiquement une énigme adressée à l'intelligence d'un sage tel que Salomon. Il peut en effet comprendre :

- « Demande ce que tu veux, je te le donnerai ». Salomon eût été un libéral, c'est ainsi qu'il aurait compris la question. Il aurait alors demandé une longue vie, la richesse, la mort des ennemis, comme le suggère 1R 3,11.
- « Cherche et demande ce que je dois te donner ». Il s'agit alors de ne pas céder au désir immédiat, de prendre le temps de la réflexion, de discerner ce que Dieu veut donner, et de configurer son désir à celui de Dieu.

Salomon ne tombe pas dans le piège, c'est bien dans ce deuxième sens qu'il prend la question. Et sa réponse est : « *Un cœur qui écoute* ». La pensée hébraïque est synthétique, concret et abstrait y sont liés de sorte que « écouter » signifie en même temps « obéir ». Ainsi, écouter les lois du Seigneur, c'est leur obéir : « *Ecoute Israël ! Le Seigneur notre Dieu est le Seigneur Un. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton être, de toute ta force. Les paroles des commandements que je te donne seront présentes à ton cœur* » (Dt 6,4-6). Salomon aura un cœur qui écoute ceux qu'il gouverne : par exemple, avant de juger les deux femmes qui revendiquent la maternité du même enfant (1R 3, 16-27), il commence par reformuler ce qu'elles viennent de dire, manifestant la qualité de son écoute (1R 4,23). Mais le comportement de Salomon à Gabaon indique qu'écoute et obéissance sont d'abord tournées vers Dieu. C'est en cela que consiste la sagesse. Apprenant la façon dont il avait mené son jugement, tout Israël « *avait vu qu'il y avait en lui une sagesse divine* » (1R 3, 28). Le fondement de la sagesse est en Dieu : « *Le crainte du Seigneur est le principe du savoir* » (Pr 1,7), « *Le crainte du Seigneur est le commencement de la Sagesse* » (Pr 9,10). C'est pourquoi la sagesse qui trouve ses délices parmi les hommes est engendrée par Dieu et joue auprès de lui (Pr 8, 22-31). On voit donc ainsi deux limitations au désir de profit l'homme : l'autre et Dieu. Plutôt que de m'enfermer dans ma recherche de profit, c'est en m'ouvrant à l'autre et à Dieu que je vais trouver une juste limitation à mon désir.

¹⁷ Je m'inspire ici d'un cours de Jean-Michel Poirier et de son livre [Poirier00]

¹⁸ Traduction littérale de 1R 3,5, que la TOB rend par : « Demande ! Que puis-je te donner ? »

4.1.2 La Sagesse de Jésus-Christ

Au désert, Jésus est tenté par le diable (Mt 4, 11 ; Lc 4, 1-13). Mieux encore que Salomon à Gabaon¹⁹, il opte pour l'écoute de la Parole de Dieu plutôt que pour la consommation des biens matériels (les pains), pour l'obéissance plutôt que pour la gloire (sur le faite du Temple), et pour l'adoration plutôt que pour la puissance (visible depuis une haute montagne). Cette attitude d'écoute et d'obéissance est au cœur de la mission de Jésus : « *Je suis descendu du ciel non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé* » (Jn 6, 38). « *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre* » (Jn 4,34). Mais cette attitude d'écoute et d'obéissance, Jésus nous la prescrit aussi : « *Ainsi tout homme qui entend les paroles [Ecoute] que je viens de dire et les met en pratique [Obéit], peut être comparé à un homme avisé qui a bâti sa maison sur le roc* » (Mt 7, 24 ; cf. aussi Lc 6, 47). Mt 7,21 : « *Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. »*

La Sagesse de Salomon et de Jésus nous donnent donc un fondement possible à cet autre monde : ce roc est la Parole de Dieu. Ce monde sera composé d'individus qui ont librement consenti à mettre leur vouloir dans le sillage de celui de Dieu, parce qu'ils ont décidé de se mettre à l'écoute et dans l'obéissance à sa Parole. Mais il faut aller plus loin et se demander quel est le principe de fonctionnement de cet autre monde en décryptant le contenu de cette Parole.

4.2 Le principe de cet autre monde

Ce principe nous est donné par la Parole du Christ et ses enseignements, le discours sur la Montagne par exemple. C'est celui de la générosité envers le prochain (« *donnez et on vous donnera* » Lc 6, 38), de l'amour des ennemis (Lc 6, 27), celui des Béatitudes (« *Heureux les pauvres* », Lc 6, 20). Pour faire bref, tout simplement le contraire de la logique du profit personnel qui prévaut dans notre société ! C'est sur un tel principe qu'est fondée la cité de

¹⁹ car il y a en Christ plus de sagesse qu'en Salomon (Lc 11, 31), qui, même s'il eut la Sagesse comme favorite (Sg 7-9), eut aussi mille (sic) autres épouses (1R 11, 3) ! On peut comprendre que cela fit sourciller quelques rabbins, comme Si 47, 19.

Question annexe : y-a-t-il en Monseigneur Robert Le Gall, archevêque métropolitain de Toulouse, plus de sagesse qu'en Salomon ? Un élément de réponse dans « 100 questions à Monseigneur Le Gall » (édition empreinte, 2011), où les auteurs, Marc Bradfer et Fabienne Giard, posent (p. 221) à Monseigneur une question similaire à celle de Dieu à Salomon : « Dieu vous dote d'une baguette magique pour réaliser trois vœux ? Que faites-vous ? » Réponse de l'archevêque : « Premier vœu : je loue un A380 pour faire le tour du monde. Deuxième vœu : l'édification d'une cité parfaite. Troisième vœu : des jardins suspendus, avec des fontaines, au dessus de l'océan ».

Dieu de Saint Augustin, décrite dans « *la Cité de Dieu contre les païens* », ouvrage rédigé lui aussi dans le contexte d'une crise, celle du sac de Rome par les wisigoths en 410. Saint Augustin y prophétise que la terre des hommes sera jusqu'à la fin des temps le lieu d'affrontement de deux grands royaumes, l'un fondé sur « l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu », l'autre sur « l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi ». Cette opposition entre amor dei et amor sui est aussi une opposition entre amor socialis et amor privatus : « *De ces deux amours, l'un est saint, l'autre est impur. L'un est tourné vers les autres, l'autre centré sur soi. L'un est soucieux du bien de tous, l'autre va jusqu'à subordonner le bien commun à son propre pouvoir en vue d'une domination arrogante. L'un est soumis à Dieu, l'autre rival de Dieu...L'un est amical, l'autre envieux. L'un veut pour autrui ce qu'il veut pour lui-même, l'autre veut soumettre autrui pour son propre intérêt* »²⁰.

Mais le principe de cet autre monde nous est donné aussi par la vie même du Christ. Cette vie est écoute et obéissance au Père jusqu'à la mort : « *Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne sans que je la boive, que ta volonté soit faite!* » (Mt 26, 42). Mais il est important de noter que c'est une obéissance dans l'amour : « *Pour que le monde sache que j'aime mon Père, je fais comme mon Père m'a commandé. Levez-vous et allons* » (Jean 14, 31). Cette obéissance est en même temps liberté : « *Ma vie, nul ne la prend mais c'est moi qui la donne* » (Jn 10, 18) Cet amour du Père fait un avec l'amor socialis : « *lui qui avait aimé les siens dans le monde, il les aima jusqu'à l'extrême* » (Jn 13, 1). Il donne sa vie pour tous par amour. Et avec le geste du lavement des pieds, il demande à ses disciples de l'imiter : « *c'est un exemple que je vous ai donné : ce que j'ai fait pour vous, faites le vous aussi* » (Jn 13, 15). Don et sacrifice, librement consentis dans l'amour, telle doit être alors la mission du disciple : « *si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même et prenne sa croix chaque jour, et qu'il me suive. En effet, qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui perd sa vie à cause de moi la sauvera* » (Lc 9, 23, cf. aussi Mt 16, 24-26 ; Mc 8, 34-37). Don et sacrifice de ses membres, dans l'amour et la liberté, tel est donc le principe de fonctionnement d'une société enracinée dans la parole de Dieu.

Lanza Del Vasto propose un tableau détaillé de cette nouvelle société. Elle est composée de héros, troisième type d'homme spirituel à côté du sage et du saint, mus par deux principes : respect de soi et sacrifice de soi ([Vasto93], p. 347) : respect de soi, donc respect des autres et ainsi justice ([Vasto93], p. 350) ; sacrifice de soi car le héros refuse de profiter : « *Sur ce point, le héros rebrousse le courant commun comme le converti, comme le Saint, car le Sacrifice Offert, c'est l'opposé du Fruit Mangé, ce par quoi le refus de profiter est un signe de rédemption.* » ([Vasto93], p. 349). Il est donc à l'image du Christ. Concrètement, ce héros est un homme vivant en société, consommateur et producteur. En tant que consommateur, il va faire un travail sur lui pour définir ses vrais besoins : « *Quatre les besoins élémentaires de l'homme : le pain, le vêtement, le toit, l'outil. S'en libérer, c'est d'abord les réduire autant que faire se peut* » ([Vasto93], p. 84). En clair, il va se libérer en devenant pauvre. Renoncer à la

²⁰ Saint Augustin, « *De genesis ad litteram* », cité dans [Dufour11], p. 58

possession, c'est contribuer à la justice : « *La Misère et l'Opulence sont le revers et l'avvers de la même monnaie. En fait posséder veut dire exclure* » ([Vasto93], p. 90), comme en témoignent les nombreux panonceaux aux croisées des chemins : « propriété privée, défense d'entrée ». Renoncer à la possession, c'est contribuer aussi à la paix : « *Posséder, c'est s'assurer contre le besoin et se défendre de toute cause de trouble...Mais pour que la propriété nous défende, il faut que nous la défendions, et la défendre c'est faire la guerre.* » ([Vasto93], p. 97). En tant que producteur, il s'agit de sortir du jeu social, où l'on donne le moins pour obtenir le plus, et se focaliser sur le vrai travail, surtout manuel, qui permet de satisfaire ses vrais besoins : « *Si c'est du refus du travail que dérive tout le trouble social, la Révolution non violente se doit de prendre la route inverse et de poser l'acceptation volontaire et délibérée du travail comme une obligation de justice* » ([Vasto93], p. 81). C'est à une simplification radicale de l'outil de production à laquelle nous sommes appelés, réduction de l'aliénante division du travail dans laquelle les six éléments de production (travail, terre, bétail, outils, argent, intelligence) sont réunis dans les mêmes mains ([Vasto93], p. 122). De cette nouvelle conception de la consommation et de la production peut alors naître une société où chacun « *ne regarde (plus) son concitoyen comme un moyen pour parvenir à la richesse, mais toujours comme une fin* » ([Vasto93], p. 176). Cette société est basée sur la charité, amour du prochain, qui est la forme élevée de la solidarité, sa forme dégradée étant l'esprit de corps, qui lui conduit à la haine de l'autre ([Vasto93], p. 269-276). Comme dans les Evangiles²¹, la charité y prime sur la justice ([Vasto93], p. 382). Cette société, Lanza Del Vasto l'appelle Tribu. Elle est à l'image de la famille ([Vasto93], p. 208). C'est une société sans classe, ce qui ne veut pas dire sans distinction ni tête, mais où chacun a la place de s'épanouir en ce qu'il a d'unique ([Vasto93], p. 176 et p. 281). Ayant renoncé aux mécanismes sociaux conduisant à injustice et violence, ces Tribus peuvent être non violentes, comme le furent les ashrams de Gandhi.

5. Les pierres d'attente

Nous venons décrire deux modèles de société, libéral et chrétien²², qui s'opposent à peu près point par point. Il s'agissait de modèles idéaux qui s'incarnent dans l'espace et le temps

²¹ Voir en particulier les épisodes cités dans ([Vasto93], p. 382) : les ouvriers de la onzième heure (Mt 20, 1-16), le gérant habile (Lc 16, 1-8), le sermon sur la montagne (Mt 5,1-7,27) et la Passion elle-même.

²² Mon usage du qualificatif « chrétien » est abusif, car certaines communautés vivent don et sacrifice sans référence explicitement chrétienne, mais il est bien commode ! Par exemple la règle de l'Arche est bien d'inspiration chrétienne mais aussi gandhienne et précise : « Notre Règle invite chaque homme à se convertir à sa propre religion, à se convertir, c'est-à-dire à passer de l'état profane à l'état religieux ou intérieur. Toutes les religions ont leur place dans l'Ordre, non l'intolérance et l'irréligion. Avec les non croyants, nous ne discutons pas non plus et nous ne les prêchons pas. S'ils viennent à nous, nous les tournons vers la contemplation de leur propre âme. L'image de Dieu est là, le Royaume des Cieux est dans leur cœur. Qu'ils voient et touchent ce qui est. Qu'avons-nous à prêcher et à discuter ! » ([Vasto93], p. 416). Les hommes, quelles que soient leurs convictions, sont attachés à Dieu comme les rayons d'une roue au moyeu. Pour atteindre Dieu, nul besoin de

avec une pureté variable. Ainsi le libéralisme, modèle actuellement largement dominant, est-il plus ou moins « ultra » suivant les lieux. Le christianisme s'affine (aux deux sens du terme) avec le temps : à mesure qu'il devient minoritaire, il gagne en intensité. Mais il est vécu dans toute sa force uniquement dans de petites communautés : congrégations religieuses, communautés nouvelles, catholiques, œcuméniques ou plus larges comme celles de l'Arche... Ces communautés sont comme des étoiles qui brillent dans le ciel de notre société libérale. Il me semble néanmoins que dans le sombre espace interstellaire²³ de nos cultures, on trouve de la matière qui a des propriétés compatibles avec les principes de la société chrétienne que j'ai décrits. Cette matière forme comme des pierres d'attente, qui pourraient servir de bases à l'édification de sociétés nouvelles au καιρος. A la manière de *Nostra Aetate*²⁴, cherchons donc maintenant les semina verbi qui pourraient être le ferment d'une société nouvelle à l'issue de la κρισις.

5.1 La sagesse antique²⁵

« *La République* » de Platon nous présente une vision de l'homme et de la société aux antipodes du discours libéral. L'âme de l'homme comporte trois niveaux²⁶. L'*épithumia* est l'âme d'en bas, le siège des passions, de l'égoïsme, orgueil et avidité. Par opposition, l'âme d'en haut est le *noûs*, siège de l'intelligible. Entre ces deux pôles évolue le *thumos*, qui peut basculer tantôt du côté de l'*épithumia* dans l'emportement et la colère, ou du côté du *noûs*, dans le courage et l'intelligence. L'enjeu va être alors de domestiquer ses passions qui ont donc une valeur négative, plutôt que d'en vivre comme on dit maintenant. La vertu va consister à élever le *thumos* vers le *noûs* : « *La vertu est le fruit d'une longue et pénible askesis, d'une discipline dure et sévère, la melèté ; elle met en œuvre une epimeleia, un contrôle vigilant sur soi, une attention sans relâche pour échapper aux tentations du plaisir, à la hedonè, à l'attrait de la mollesse et de la sensualité, la malachia et la truphè, pour leur préférer une vie tout entière vouée au ponos, à l'effort pénible* »²⁷. On considère alors en Grèce que le devenir de la Cité est dépendant de l'accession de tous les hommes libres à cet idéal de vertu. La *scholè* est donc le lieu où l'on apprend d'abord à domestiquer ses passions et c'est dans ce but qu'on y pratique le loisir actif²⁸ : musique, sport, danse, poésie, grammaire... Ces disciplines sont les arts libéraux, ceux des hommes libres qui doivent s'affranchir de leurs passions. Celui qui n'y parvient pas sombre dans l'*húbris* (la démesure) et encourt la *némésis* (le châtement).

tourner, il suffit de se remonter soi-même. Pour reprendre l'aphorisme d'Edouard dans les « Faux Monnayeurs » de Gide : « il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant ».

²³ On sait que les étoiles se forment à partir de la matière interstellaire sous l'effet de l'interaction gravitationnelle par un double processus de densification et d'échauffement. Ce processus se termine par l'explosion de l'étoile. La matière retourne alors dans le milieu interstellaire et un nouveau processus de densification peut s'amorcer...et cela dans un cycle sans fin.

²⁴ Déclaration du concile Vatican II sur l'Eglise et les religions non chrétiennes ; « *Ecclesia habitudine ad religiones non-christianas* », promulguée le 28 octobre 1965

²⁵ Je m'inspire dans ce paragraphe de [Dufour11], p. 83-98.

²⁶ dont on trouve comme un écho dans le moi/ça/surmoi de Freud.

²⁷ J.P. Vernant, « *Les origines de la pensée grecque* », PUF, Paris, 1962, p. 80, cité dans [Dufour11], p. 89.

²⁸ en latin *otium*, qui s'oppose fort à propos à *negotium* : négoce, affaires !

La pensée de Platon est dialectique, le Vrai ne peut émerger qu'à l'issue d'un dialogue contradictoire. Glaucon, jeune frère de Platon, défend donc l'injustice (qui est à la Cité ce que l'*epithumia* est à l'âme) comme préférable à la justice (équivalent du *nous*). Cela est justifié par le sophiste Calliclès dans le *Gorgias* par l'exemple de la loi du plus fort qui règne dans le monde animal. Glaucon indique aussi que suivre son *epithumia* conduit au désir de vouloir toujours plus : c'est la pléonexie (*pléon* : plus, *echein* : avoir, avec une connotation péjorative, car on a plus sur le dos des autres). Socrate intervient alors pour montrer que cette conduite conduit à la destruction de la Cité, sous les coups du pléonexe prêt à détruire tout ce qu'il y a autour de lui dans son avidité insatiable.

Difficile de ne pas voir dans ce face à face entre Socrate et Glaucon un précédent de celui que nous avons décrit entre le Chrétien et le Libéral, le Libéral ayant pris la succession du Sophiste. On notera avec intérêt que, dans le face à face antique, la *liberté* est du côté de celui qui sait maîtriser ses passions par la pratique des arts *libéraux*. Transposé au face à face entre chrétien et libéral, cela signifie que la liberté est, paradoxalement, du côté du chrétien et non du libéral. Don et sacrifice consentis après un travail sur soi-même peuvent être actes de liberté. Par contre, vouloir l'imposer aux autres est bien sûr inacceptable et condamné à l'échec, comme le montre abondamment l'histoire du christianisme depuis Constantin et Théodose. Néanmoins, n'oublions pas que le brillant avers de la liberté du citoyen grec a un revers : l'esclavage. On dénombre en l'an -317 : 21000 citoyens, 10000 métèques et 400000 esclaves, soit 12 esclaves en moyenne par foyer²⁹ ! Mais Lanza Del Vasto nous montre que si, en plus des arts libéraux, l'homme libre se charge des arts serviles, alors la servitude n'a plus de raison d'être.

5.2 l'homo technologicus redevenu sapiens

On ne s'étonnera pas de trouver, dans une société troublée dans ses fondements par la crise du libéralisme, des penseurs qui cherchent à renouer avec l'antique sagesse de modération, tout en gardant leur distance avec les discours religieux. J'ai abondamment puisé pour ce travail dans Dany-Robert Dufour [Dufour11] et j'ai cité Jean-Claude Michéa (note 1). J'ajoute ici quelques mots sur Michel Puech [Puech08]. Son propos est de redéfinir une sagesse pour l'homo technologicus qui vit dans le confort et l'abondance. Il se tient à distance des philosophes, des prophètes, des agités, dont les propos ou actes outranciers, angoissants, voire violents, ne sont pas de nature, d'après lui, à nous conduire sur le chemin d'une sagesse sereine. Il se méfie de même des institutions collectives, politiques, publicitaires, commerciales, qui nous trompent.

Mais il appelle à une transformation des êtres pour qu'ils deviennent consistants. La consistance, c'est vouloir être avant de vouloir avoir ou de vouloir paraître. Ainsi, l'être

²⁹ G. Yvon, « *De l'esclavage en Grèce antique* », *Journal des savants*, 1999, 2, 319-324. Cité dans [Dufour11], p. 177

consistant ne court pas après l'avoir, mais il ne le fuit pas non plus. Il cherche simplement quel est son vrai besoin, son niveau de satiété. Définir son niveau de satiété, c'est définir une limite réfléchie, assumée à ce que l'on consomme. En dehors du champ de la consommation de biens matériels, c'est aussi définir une limite dans le domaine existentiel à ce que l'on fait, sortir par exemple de l'agitation perpétuelle et futile et recentrer son agir sur ce qui compte vraiment pour soi. Dans l'ordre du paraître, l'être consistant est humble. Il n'est pas donneur de leçon, il se concentre sur le faire et résiste à l'arrogance des savoirs. Il préfère les micro-actions humbles aux grands discours. Une micro-action peut être par exemple de ramasser un papier qui salit une forêt³⁰. Son auteur, dans son humilité, n'a aucune raison de penser que l'autre est moins sage que lui et qu'il ne se comportera pas comme lui. Ainsi des collectifs implicites peuvent-ils naître spontanément et donner à la micro action un impact significatif, si les conditions favorables requises sont présentes. Les biens communs seront l'objet d'une attention particulière de l'être consistant.

Je ne peux m'empêcher de constater des parentés entre cet être consistant et celui que vit enraciné en Dieu que nous avons décrit. Il n'a certes pas toute l'étoffe du héros de Lanza Del Vasto prêt au sacrifice, mais il peut être un modèle plus compréhensible et accessible pour nos contemporains. On notera par ailleurs que même si Michel Puech tient à se tenir à l'écart du religieux, il reconnaît volontiers une inspiration de Gandhi et de la sagesse orientale qui crée un lien de cousinage avec Lanza Del Vasto.

5.3 Les mouvements de la décroissance

La décroissance se définit comme un mouvement d'écologie politique. Il critique l'idéologie de la croissance avec des arguments proches de ceux que nous avons utilisés au paragraphe §3.2.1 pour critiquer le principe libéral. Il utilise le principe responsabilité de Jonas sur la base des données disponibles sur l'état de notre planète. Ainsi, alors qu'un terrien avait en 2006 une biocapacité disponible de 1,8 hag (hectares globaux), il a utilisé 2,6 hag. Ce dépassement de 40% se traduit par une diminution des ressources disponibles pour les générations futures. Cette surconsommation est d'ailleurs inégalement répartie : un français a besoin de 4,6 hag pour maintenir son niveau de vie. Si tout le monde consommait autant qu'un français, il faudrait donc disposer de 2,5 planètes. Par contraste, un Indien a une empreinte de 0,8 hag (0,4 planètes)³¹. Dans un souci de justice et de responsabilité vis-à-vis des générations futures, le mouvement de la décroissance propose donc une réorientation radicale de nos modes de vie allant dans le sens de la simplicité volontaire. Mais comment obtenir ces changements radicaux ? Plusieurs moyens sont mis en œuvre :

³⁰ L'être inconsistant, au contraire, ajoutera sa petite contribution au tas de papiers naissant...

³¹ Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Empreinte_%C3%A9cologique#cite_note-7

- l'heuristique de la peur : les publications de la Décroissance³² scrutent pic de pétrole, réchauffement climatique, et épuisement des ressources naturelles, elles n'hésitent pas à évoquer l'apocalypse
- la valorisation de réussites : témoignages d'individus ou de groupes ayant vécu positivement des changements radicaux de leurs modes de vie. La réussite n'est bien sûr plus matérielle, sont donc mis en avant les dimensions relationnelles de l'existence, la joie de vivre...
- La critique des idéologies dominantes consuméristes et même d'une écologie moins radicale qui serait nuisible en prêchant le développement durable qui retarderait l'urgente prise de conscience collective des risques futurs.

Ainsi, ce mouvement prône don et sacrifice, au nom de la justice et de la préservation des générations futures. Il se situe d'abord à un niveau immanent et est animé par des penseurs étrangers au monde religieux³³. Il cherche néanmoins à développer les dimensions non matérielles de l'existence, affectives, intellectuelles, relationnelles...La notion de sacré, sans verticalité, y apparaît, par exemple en vue de sanctuariser des espaces sur notre planète³⁴. De plus, récemment s'est développée dans ce mouvement une branche chrétienne, autour du manifeste des « chrétiens indignés »³⁵, du groupe de réflexion « chrétiens et pic du pétrole »³⁶...Nous pouvons donc voir dans le développement du mouvement de la Décroissance un « signe des temps », et une opportunité pour un dialogue fécond car fondé sur un socle d'idées communes, entre incroyants et chrétiens fidèles à leur maître Jésus-Christ, Dieu qui « s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur » (Ph 2,7-8).

6. Conclusion :

J'ai décrit deux figures opposées de l'homme en société, le Libéral et le Chrétien, figures du profit et du don. Ce sont comme des cas limites, des pôles entre lesquels balance l'homme réel. Mais il faut bien admettre que beaucoup de nos contemporains ont les yeux tournés vers la figure Libérale et se détournent de la Chrétienne. Peut-elle redevenir désirable ? Il faudrait pour cela qu'elle redevienne missionnaire. Probablement pas, comme on l'entend usuellement, en tentant de nouveau de propager (voire d'imposer) la Parole de Dieu, comme on voit Saint Paul le faire dans les Actes des Apôtres. Car cette parole est devenue inintelligible pour la plupart de nos contemporains. Mais c'est par son agir que le chrétien

³² Par exemple : «La décroissance : le journal de la joie de vivre », <http://www.ladecroissance.net/>

³³ Même si dans ses racines on trouve des chrétiens comme Ivan Illich ou Jacques Ellul.

³⁴ Ainsi dans « Entropia : revue d'étude théorique et politique de la décroissance », numéro 11, automne 2011, intitulé : « Le sacré : une constante anthropologique ? ».

³⁵ <http://www.chretiensindignonsnous.org/>

³⁶ <http://www.chretiens-et-pic-de-petrole.org/>

peut rayonner la gloire de Dieu, et redevenir pôle d'attraction³⁷. C'est le Christ en Croix, dans la Gloire que nous décrit Saint Jean³⁸, qui est la figure ultime de cette attraction : « Pour moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes » (Jn 12, 32). A l'image du Christ en Croix, dans la consistance d'un agir cohérent avec la parole, la figure Chrétienne, celle du Don, peut devenir figure de gloire, pôle d'attraction. « je t'ai destiné à être la lumière des nations, afin que mon salut soit présent jusqu'à l'extrémité de la terre » (Is 49, 6). Si nous savions incarner nous-mêmes cette figure dans notre quotidien, alors le verdict de la κρισις pourrait ne pas être condamnation, et le καιρος ne serait pas le « dies irae » de Dieu.

³⁷ Je m'inspire ici de Lucien Legrand [Leg88] qui nous présente deux modalités de la mission dans la Bible : mission comme propagation de la Parole ou mission comme attraction dans l'action. La mission comme propagation est initiée par le Christ ressuscité et elle conduit Paul jusqu'au bout de l'Empire. La mission comme attraction est celle qui domine dans l'Ancien Testament. Le vecteur principal de cette mission, c'est l'action de Dieu lui-même, qui parfois intervient aussi par l'intermédiaire de son peuple. Ainsi, dans les Psaumes du Règne (Ps 47, 93, 96, 97, 98, 99) les Nations rassemblées reconnaissent Dieu comme leur roi en voyant ses hauts faits. Dans le second Isaïe (Is 40-55), Les Nations se rassemblent à Jérusalem, attirées par le rayonnement de cette Cité, celui de la gloire du Seigneur. Dans le Nouveau Testament, le Christ d'avant la Résurrection parle mais aussi réalise des Signes, Saint Jean insiste sur ce point. Le Christ est donc en mission sur les deux modes.

³⁸ Jn 13,31 ; 17,2-5 ; 12,23.28

ANNEXE : LA RELIGION DE NOTRE TEMPS

Notre monde adore un couple de divinités : Marché et Croissance. Marché apporte puissance et ordre, c'est lui qu'on invoque pour rendre une organisation humaine productive et efficace. Croissance est la déesse de la prospérité, on l'invoque tout particulièrement lorsqu'on traverse quelque difficulté financière. Leurs temples s'appellent Bourses, celle de Paris, le palais Brognard, est d'ailleurs un temple néoclassique de style corinthien. Il y a deux degrés dans le clergé de cette religion : le premier est le plus secret et le moins nombreux, c'est donc celui de des oligarques, puissants hommes d' « affaires » en prise directe avec les dieux. Le deuxième degré est celui des nombreux journalistes, spécialistes, analystes... chargés de transmettre la pensée des oligarques au peuple. Exerçant un ministère de la parole, ils sont consultés quotidiennement et en des oracles indiscutables donnent leur avis sur l'opportunité de toute décision importante. Les dirigeants politiques avisés tentent d'obtenir les faveurs de Marché sans jamais le contredire, car il peut alors apporter la fortune. Mais Marché est imprévisible, un rien le courrouce et alors il fait perdre beaucoup. Dans ce cas, il faut alors redoubler d'invocations à Croissance, ainsi peut être la confiance, nouvelle dénomination de la foi, reviendra-t-elle et les affaires reprendront. Si cela ne suffit pas, peut-être faudra-t-il envisager quelques sacrifices, humains de préférence : ceux du pays d'Iphigénie, les grecs, feront l'affaire...

Cher lecteur, qu'as-tu reconnu donc ? Le banal discours quotidiennement déversé par nos médias bien sûr (mais que tu as peut-être cessé d'écouter depuis longtemps...). Ainsi donc notre civilisation, qui se croyait émancipée et libre, est-elle plus « religieuse » et soumise que jamais, car elle vit sous le joug de la dictature des marchés. Elle est idolâtre, car tout le monde sait que ses dieux sont faits de mains d'hommes. Mais leur extrême complexité leur donne belle apparence et elle leur a permis d'échapper au contrôle des hommes. Aussi les humains n'auraient-ils plus qu'une chose à faire devant ces nouvelles puissances : se prosterner, invoquer, supplier.

On a même construit à ces dieux un beau palais dans une ville chinoise de 50 000 habitants, Huaxi : c'est une tour de 328 m, 4 m de plus que la tour Eiffel, car « Toujours Plus » est aussi un autre nom de ces dieux ! C'est donc au sommet de cette tour que vit « Toujours Plus ». Et « Toujours Plus » est un veau d'or ! Car pour célébrer « Toujours Plus », un seul signe idolâtre ne pouvait suffire, il en fallait deux, empilés l'un sur l'autre comme dans un rayon surchargé de supermarché : le veau d'Or au sommet de la Tour de Babel !

Photos ci-dessous pour ceux qui ont besoin de voir pour croire.

Source : Libération, 11 octobre 2011³⁹



La tour de Huaxi et la statue à son sommet.

Mais le Vrai Dieu est aussi un Dieu jaloux, il n'aime pas cette religion idolâtre qui a trop de succès. On ne s'étonnera donc pas qu'une crise immobilière sans précédent menace maintenant le marché chinois⁴⁰ ...

³⁹ Article sur le site web de Libération : <http://www.liberation.fr/economie/01012364962-chine-le-village-de-huaxi-de-l-or-en-barre>, titré : « Chine Le village de Huaxi, de l'or en barre »

⁴⁰ Source : « C'est plus grave que ce qu'on vous dit...mais on peut s'en sortir ! », P. Larroutou, éd. Nova, 2012, p. 14.

BIBLIOGRAPHIE

- [Bensaude09] « *Les vertiges de la technoscience : façonner le monde atome par atome* », B. Bensaude-Vincent, La Découverte, 2009
- [Dufour11] « *L'individu qui vient...après le libéralisme*», Dany-Robert Dufour, Denoël, 2011
- [Ellul73] « *Le système technique* », J. Ellul, Calmann-Lévy, 1973
- [Jonas92] « *Le principe responsabilité* », H. Jonas, Cerf, 1992
- [Leg88] " *Le Dieu qui vient : la mission dans la Bible*", L. Legrand, Desclée, 1988
- [Morin06] « *Le nouveau mur de l'argent : essai sur la finance globalisée* », F. Morin, Seuil, 2006
- [Morin11] « *Un monde sans Wall Street ?* », F. Morin, Seuil, 2011
- [Poirier00] « *Sur les pistes du bonheur : la sagesse biblique* », J. M. Poirier, Apostolat de la Prière / Source de Vie, 2000
- [Puech08] « *Homo sapiens technologicus* », M. Puech, Le Pommier, 2008
- [Sève90] « *Hans Jonas et l'éthique de la responsabilité* », B. Sève, revue Esprit, octobre 1990.
- [Stiglitz10] « *Le triomphe de la cupidité* », J.E. Stiglitz, LLL, 2010
- [Vasto93] « *Les quatre fléaux* », Lanza del Vasto, éditions du Rocher, 1993